

IL...

M. Bénistaut, colonel de cavalerie en retraite, habitait avec sa servante un petit entresol de la rue du Parc, à Saint-Mandé.

Le colonel avait arrêté le bonheur à la jouissance de trois choses : il logeait au midi pour naviger les neiges de Moscou, il élevait des serins et il avait du café pour oublier ses misères.

Cependant, le vieillard n'était pas tout à fait heureux ; la servante l'écouillait bien, mais comme elle n'avait pas été grenadier de la garde, elle ne répondait que par des "Ah" d'indignation aux récriminations impériales.

Ce dernier échelon qu'il lui fallait gravir pour gagner la béatitude en cette vie, M. Bénistaut le franchit en 1827, alors qu'il se promenait dans le voisinage du lac de Saint-Mandé.

Gogois était un parleur ; c'est ce que demandait le colonel, dont les campagnes remontaient au gosier, depuis sa retraite, et il fut admis à boire le café à 322 tous les jours, de midi à trois, et de sept à neuf.

— Ah ! mon colonel, c'est deux jours avant les Pyramides que vous m'avez pris pour brosseur, et je vous ai toujours suivi. Quel chambard "il", nous a donné, tout de même ! et quelle promenade, pendant quinze ans ! "Il" peut dire qu'il a mis le caveçon aux bœufs de l'Europe qu'étaient comme un cheval rétif.

— C'est bien parlé, Gogois, tu dis vrai. C'était un rude garçon ; au lieu de viande, "il" nous servait de l'ennemi. A Asterlitz, on en a mangé à sa faim.

— Et "il" nous décoiffait les armées d'Allemands, comme des noisettes. C'est Dieu qui avait louveté cet empereur, bonheur de mon cœur ! A Leipzig, le canon vendangeait, fallait voir nos rangs ! C'était le père de la mort, mais "il" adorait le soldat comme un cousin germain, et "il" nous déblatrait l'humanité, une... deux... le temps de crever sa carotide.

Le colonel dressait la tête.

— Je me souviens qu'un passage de la Bérésina, un chien de pays qui nous a gelés pour toute l'existence ! L'empereur demanda des hommes pour construire un pont. Il fallait entrer dans l'eau jusqu'au ventre : "il" me regarda, je prends ça pour un ordre, je me jette à l'eau, la moitié de mon escadron me suit, on fait le pont, je ressors, trois soldats restent, les autres se noient. L'empereur, qui ne bronche pas, et qui est beau comme un pape à cheval, me fait signe : "Colonel, ouvrez votre foute." Je saute en selle, et je vais à la queue de mon pistolet "à sa" croix d'officier. Tonnerre ! ce raban m'a plus réchauffé qu'un manteau !

— Et pour mon fait, disait Gogois, "il" m'a aussi parlé comme à vous, mon colonel. Le soir de Marengo, "il" traverse les bivouacs, pas fier, et si proche qu'on aurait pu l'entendre respirer. Songeant ce soir-là à d'autres conquêtes, puisqu'il n'avait qu'à pointer le doigt sur la carte, et les souverains, qu'avaient la fronsière, empoignaient leur sabre et lui tranchaient des pays qu'on aurait usés mille bottes pour les arpentés. Pour lors que je reviens à moi point d'honneur, me trouve en train de chanter, l'écoute et m'appelle. — Présent ! — Comment te nommes-tu ? — Gogois ! — C'est bien, qui me répond. A qui crois-tu parler en ce moment ? Son paletot s'ouvrit subit, je reconnais mon gail-

lard, et le feu aux soutes. Je me surélève d'un bond : "Vous êtes le calet du bon Dieu, une bande d'empereurs, le pape et le czar du monde, et je vous donne ma peau pour en faire une blague au roi de Rome !" La chose lui a fait plaisir, je l'ai bien vu.

Martette éclatait de rire, scandalisée au fond :

— Jésus ! au roi entendre de pareilles choses et ne pas se fâcher !

Le colonel appuyait sa main mutilée sur l'épaule du garde :

— C'est bien, Gogois, tu es un brave grenadier.

Et tandis que le brosseur saluait et sortait, Martette lui criait, du perron :

— Monsieur Gogois, n'oubliez pas d'apporter du chénevis pour Desaix, le pauvre chéri perd ses plumes.

Il vécut deux ans de cette vie, dans le petit entresol de la rue du Parc, soigné tous deux par la vieille Martette, se racontant les mêmes histoires, devant la tasse de café à 322, tandis que, au-dessus d'eux, les maréchaux de l'empire et les impératrices liaisaient leur bec et se disputaient dans les cages. Leurs jours se comptaient par batailles. Ils ne disaient plus : "C'est aujourd'hui le 31 janvier", mais "c'est ce soir que l'empereur va marcher contre la Hollande." Ils parlaient avec adoration de ce petit chapeau, de ces grosses bottes, de ces yeux immobiles dont les boutons avaient percé. Cet homme, c'était leur mère, leur fils et leur maîtresse. Quand ils causaient de lui, leurs mains avaient des tremblements, leurs yeux des larmes, et leurs lèvres cette ride profonde et charmante qui dévoile toute la tendresse des vieux. Ils semblaient le remercier des cicatrices qui les avaient lézardés, comme des ruines. Ils érigaient ses fautes en vertus : le coup d'Etat, un beau coup de poignet ; le blocus, un fait héroïque ; son divorce, une manœuvre politique ; Waterloo, le crime d'un général et une inattention de Dieu. Ces dix années d'Empire leur semblaient si formidables qu'elles occupaient toute leur existence. — Et ne vivotaient ainsi, réchauffant leurs biberons de corps perdus aux bous soleils des souvenirs, jusqu'à un jour où, n'importe quel jour, la médaille militaire, Gogois fit le voyage du ciel pour aller rejoindre son empereur.

Ce fut un coup pour Bénistaut ! Son bras de Leipsick et sa jambe de Lutzen le firent souffrir toute la semaine, quoique réduits en poussière depuis vingt-six ans. Martette, qui était superstitieuse, rangea dans l'armoire les cadeaux du grenadier Gogois, deux pipes de bruyère, le bol à fleurs où il buvait le café, puis elle se tourna vers le colonel, triplement :

— Ah ! monsieur, voyez-vous, ça devait arriver, ce malheur. Hier encore, pendant l'agonie, Masséna s'est battu avec Angerean. Les serins, ça a des cœurs d'anges et votre grenadier les aimait tant, ces mignons !

Le petit entresol devint lamentable à partir de ce jour. A qui raconter les batailles maintenant ? Ce ne fut, dès lors, qu'un long silence rompu seulement, dans la matinée, par le va-et-vient des chansons de Martette, et des jours de soleil, par le soufflet des cages. Le café à 322 en souffrait ; quelquefois il était à 30 et d'autres fois à 35. Ça ne pouvait plus durer. Le colonel appela sa bonne.

— Monsieur ?

— Je voudrais bien parler de "lui" !

— "Lui", ce n'était pas Gogois, c'était l'Empereur.

La vieille servante comprit, toute émue.

— Dites, monsieur, j'écouterai. Alors, le colonel recommença l'héroïque bavardage, d'une voix moins ferme, cependant : "Vous tu, ma bonne, ce gaillard vous attendait les Allemands, les Autrichiens, les Espagnols et les Russes comme la terre sèche attend la pluie, pour les avaler. On peut lire ça dans le "Ballade".

— Etait "il" beau, monsieur ?

— Beau comme un madgar, et il a fait du siècle une grande foute. Je saute en selle, et je vais à la queue de mon pistolet "à sa" croix d'officier. Tonnerre ! ce raban m'a plus réchauffé qu'un manteau !

— Et pour mon fait, disait Gogois, "il" m'a aussi parlé comme à vous, mon colonel. Le soir de Marengo, "il" traverse les bivouacs, pas fier, et si proche qu'on aurait pu l'entendre respirer. Songeant ce soir-là à d'autres conquêtes, puisqu'il n'avait qu'à pointer le doigt sur la carte, et les souverains, qu'avaient la fronsière, empoignaient leur sabre et lui tranchaient des pays qu'on aurait usés mille bottes pour les arpentés. Pour lors que je reviens à moi point d'honneur, me trouve en train de chanter, l'écoute et m'appelle. — Présent ! — Comment te nommes-tu ? — Gogois ! — C'est bien, qui me répond. A qui crois-tu parler en ce moment ? Son paletot s'ouvrit subit, je reconnais mon gail-

lard, et le feu aux soutes. Je me surélève d'un bond : "Vous êtes le calet du bon Dieu, une bande d'empereurs, le pape et le czar du monde, et je vous donne ma peau pour en faire une blague au roi de Rome !" La chose lui a fait plaisir, je l'ai bien vu.

Martette éclatait de rire, scandalisée au fond :

— Jésus ! au roi entendre de pareilles choses et ne pas se fâcher !

Le colonel appuyait sa main mutilée sur l'épaule du garde :

— C'est bien, Gogois, tu es un brave grenadier.

Et tandis que le brosseur saluait et sortait, Martette lui criait, du perron :

— Monsieur Gogois, n'oubliez pas d'apporter du chénevis pour Desaix, le pauvre chéri perd ses plumes.

"Lui", ce n'était plus l'Empereur, c'était Gogois.

— Oh ! monsieur, fit Martette avec dignité.

— C'est bien, ma bonne, soupira le colonel.

M. Bénistaut ne sortit qu'une fois cette année-là, pour visiter le tombeau, aux Invalides. Il fallut même qu'on le ramenât dans une voiture, au petit pas. Martette prit une décision :

— Monsieur, dit-elle, je me souviens des histoires de votre ami, et je pourrais vous les raconter, le soir, quand vous buvez votre tasse, et puis écouter les vôtres ensuite.

Le colonel se redressa.

— Ah ! bonne Martette, prends du café, assieds-toi. Tu disais donc ?

La servante fronça le sourcil, et grogna :

— Je disais, mon colonel, que le soir de Marengo...

— Une belle bataille, hein ? Gogois ! fit Bénistaut. Continue.

— Pour lors, cria Martette, l'homme au petit chapeau me trouve en train de chanter, m'écoite et m'appelle. — Présent ! — Comment te nommes-tu ? — Gogois. — C'est bien, qu'il me répond. A qui crois-tu parler en ce moment ? — "C'est ce soir que l'empereur va marcher contre la Hollande." Ils parlaient avec adoration de ce petit chapeau, de ces grosses bottes, de ces yeux immobiles dont les boutons avaient percé. Cet homme, c'était leur mère, leur fils et leur maîtresse. Quand ils causaient de lui, leurs mains avaient des tremblements, leurs yeux des larmes, et leurs lèvres cette ride profonde et charmante qui dévoile toute la tendresse des vieux. Ils semblaient le remercier des cicatrices qui les avaient lézardés, comme des ruines. Ils érigaient ses fautes en vertus : le coup d'Etat, un beau coup de poignet ; le blocus, un fait héroïque ; son divorce, une manœuvre politique ; Waterloo, le crime d'un général et une inattention de Dieu. Ces dix années d'Empire leur semblaient si formidables qu'elles occupaient toute leur existence. — Et ne vivotaient ainsi, réchauffant leurs biberons de corps perdus aux bous soleils des souvenirs, jusqu'à un jour où, n'importe quel jour, la médaille militaire, Gogois fit le voyage du ciel pour aller rejoindre son empereur.

Ce fut un coup pour Bénistaut ! Son bras de Leipsick et sa jambe de Lutzen le firent souffrir toute la semaine, quoique réduits en poussière depuis vingt-six ans. Martette, qui était superstitieuse, rangea dans l'armoire les cadeaux du grenadier Gogois, deux pipes de bruyère, le bol à fleurs où il buvait le café, puis elle se tourna vers le colonel, triplement :

— Ah ! monsieur, voyez-vous, ça devait arriver, ce malheur. Hier encore, pendant l'agonie, Masséna s'est battu avec Angerean. Les serins, ça a des cœurs d'anges et votre grenadier les aimait tant, ces mignons !

Le petit entresol devint lamentable à partir de ce jour. A qui raconter les batailles maintenant ? Ce ne fut, dès lors, qu'un long silence rompu seulement, dans la matinée, par le va-et-vient des chansons de Martette, et des jours de soleil, par le soufflet des cages. Le café à 322 en souffrait ; quelquefois il était à 30 et d'autres fois à 35. Ça ne pouvait plus durer. Le colonel appela sa bonne.

— Monsieur ?

— Je voudrais bien parler de "lui" !

— "Lui", ce n'était pas Gogois, c'était l'Empereur.

La vieille servante comprit, toute émue.

— Dites, monsieur, j'écouterai. Alors, le colonel recommença l'héroïque bavardage, d'une voix moins ferme, cependant : "Vous tu, ma bonne, ce gaillard vous attendait les Allemands, les Autrichiens, les Espagnols et les Russes comme la terre sèche attend la pluie, pour les avaler. On peut lire ça dans le "Ballade".

— Etait "il" beau, monsieur ?

— Beau comme un madgar, et il a fait du siècle une grande foute. Je saute en selle, et je vais à la queue de mon pistolet "à sa" croix d'officier. Tonnerre ! ce raban m'a plus réchauffé qu'un manteau !

— Et pour mon fait, disait Gogois, "il" m'a aussi parlé comme à vous, mon colonel. Le soir de Marengo, "il" traverse les bivouacs, pas fier, et si proche qu'on aurait pu l'entendre respirer. Songeant ce soir-là à d'autres conquêtes, puisqu'il n'avait qu'à pointer le doigt sur la carte, et les souverains, qu'avaient la fronsière, empoignaient leur sabre et lui tranchaient des pays qu'on aurait usés mille bottes pour les arpentés. Pour lors que je reviens à moi point d'honneur, me trouve en train de chanter, l'écoute et m'appelle. — Présent ! — Comment te nommes-tu ? — Gogois ! — C'est bien, qui me répond. A qui crois-tu parler en ce moment ? Son paletot s'ouvrit subit, je reconnais mon gail-

lard, et le feu aux soutes. Je me surélève d'un bond : "Vous êtes le calet du bon Dieu, une bande d'empereurs, le pape et le czar du monde, et je vous donne ma peau pour en faire une blague au roi de Rome !" La chose lui a fait plaisir, je l'ai bien vu.

Martette éclatait de rire, scandalisée au fond :

— Jésus ! au roi entendre de pareilles choses et ne pas se fâcher !

Le colonel appuyait sa main mutilée sur l'épaule du garde :

— C'est bien, Gogois, tu es un brave grenadier.

Et tandis que le brosseur saluait et sortait, Martette lui criait, du perron :

— Monsieur Gogois, n'oubliez pas d'apporter du chénevis pour Desaix, le pauvre chéri perd ses plumes.

— Je disais, mon colonel, que le soir de Marengo...

— Une belle bataille, hein ? Gogois ! fit Bénistaut. Continue.

les, la rose s'y redressa fièrement vers le ciel, toutes les fleurs semblaient radieuses de ne pouvoir être comparées, sans doute, comme de simples fleurs terrestres, à des lèvres, à des visages, à des blancheurs de chairs ou bien à des sourires.

Les Comédiennes AU Temps de Molière

Molière est vengé tous les jours des sottises de sa femme. Il l'est de la meilleure façon : sa gloire s'épanouit à ce point que la Béjart elle-même en devient glorieuse. On parle pour le moins autant de la Béjart que de Molière, et ce ne peut être pour son talent, qui était ordinaire, mais apparemment pour ce que celle-là fit la femme de celui-ci.

Les écrivains la célèbrent à l'envi, les poètes la chantent et on lui décerne les honneurs de la plaque commémorative. Encore un peu et Armande s'inscrirait au Panthéon, comme la Clairon et Mlle Georges.

Georges Daudin et Sganarelle furent beaucoup trompés, c'est certain. Ils le furent moins pourtant que Molière par Armande Béjart, ce qui n'est pas une consolation pour les mânes du bon Poquelin.

Vous vous rappelez ce que dit Alceste :

Mais avec tout cela, quoi que je puisse faire, Je confesse mon faible, elle a tort. J'ai beau voir ses défauts et j'ai beau l'en blâmer, En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer.

Molière, qui ne voulait voir ainsi que le bon côté d'Armande, se rendait évidemment compte qu'il y avait de sa faute. Il avait épousé sous prétexte qu'elle était jolie et qu'elle avait dix-sept ans. Le beau prétexte quand soi-même on en a quarante, qu'on a largement usé de la vie, et qu'on n'a guère à offrir à sa jeune femme que les derniers feux d'une passion qui s'éteint. Oui, je sais bien qu'il y avait le génie. Mais, en amour le génie ne tient pas lieu de beaucoup de choses. Armande Béjart s'oublia bien vite. Molière en fut informé sur l'heure et il eut la faiblesse d'en souffrir jusqu'à sa mort.

La chronique, qui fait en tous temps médisance, insinua du vivant même de Molière qu'Armande Béjart était la fille de Madeleine Béjart, pour qui le grand acteur-acteur avait en toutes les tendresses. Ce n'était qu'une odieuse calomnie, mais qui a persisté jusqu'à nous, si bien que, malgré les documents, on recourait aujourd'hui encore de fort savantes gens pour affirmer que Molière fut, au moins à ce point de vue, un très vilain bouhomme.

Cependant, l'acte de mariage de Molière est bien précis. Il est inscrit, sur les registres de Saint-Germain l'Auxerrois, à la date du 20 février 1662, et voici ce qu'il porte :

"Jean-Baptiste Poquelin, fils du sieur Jean Poquelin et de feu Marie Crescé, d'une part, et Armande Grésinde Béjart, fille de feu Joseph et de Marie Hervé, d'autre part, tous deux de cette paroisse, vis à vis le Palais-Royal, fiancés et mariés tout ensemble, par permission de M. de Comtes, deyen de Notre-Dame et grand vicaire de Monseigneur le Cardinal de Retz, archevêque de Paris, en présence dudit Jean Poquelin, père du marié, et de André Boudet, beau-frère du marié, de ladite Marie Hervé, "mère" de la mariée ; Louis Béjart et Madeleine Béjart, "frère" et "sœur" de ladite mariée."

Voilà un document probant. Les malins insinuent qu'il n'est pas sincère et que Madeleine Béjart était bien la mère d'Armande ; son père serait le comte de Médène.

Le plus sûr après tout, c'est que Molière, qui avait aimé Madeleine, s'embrêta dans sa troupe, avec Armande, à qui il avait appris l'art de bien dire. Il y eut entre les deux sœurs des drames de violente jalousie. Ce fut, comme il était logique la plus jeune qui l'emporta : "Armande avait les yeux petits, écrivait Molière, mais pleins de feu, les plus perçants du monde, les plus touchants qu'on puisse voir." Pour ces yeux là et pour la bouche, qu'elle avait grande, mais amoureuse, Molière souffrit tout ce qu'on peut imaginer : "On souffre tout des belles !" disait-il pour l'exceuser. Le roi Louis XIV fut parrain de leur premier fils, le 20 février 1664 ; la marraine fut Henriette d'Angleterre. Le second enfant — une fille — eut pour parrain le comte de

Modène et Madeleine Béjart pour marraine, le 4 août 1665. Le troisième — un fils, — né le 16 septembre 1672, eut Boileau l'aimable, frère de D'Apréaux, pour parrain, et Mlle Mignard, fille du peintre, pour marraine.

Ce fils mourut le 11 octobre 1672, quatre mois avant son père, qui s'était réconcilié depuis dix-huit mois avec la trop volage Armande.

Armande Béjart Molière repartit sur les planches treize jours après la mort de son mari. A quelques années de là, le 31 mai 1677, elle épousait un comédien très ordinaire et très honorable, d'ailleurs, Gaspard d'Estrioch, ce qui lui attirait la rissée de tous et, selon la mode du temps, de vifs quolibets du goût de celui-ci :

Les grâces et les ris régnaient sur son visage. Elle a l'air tout charmant et le feu, Elle avait un mari d'esprit qu'elle aime en prend un de chair qu'elle aime davantage.

E'oc prouve bien que, pour avancer l'il soit, notre vingtième siècle est en retard de trois siècles : déjà, aux belles années de l'Hôtel de Bourgogne, du théâtre du Marais et de la troupe de Molière, on avait fait aux comédiennes leur place au premier rang. Elles avaient des amitiés paléontologiques. A leurs pieds se traînaient les grands de ce monde, et pour peu qu'elles eussent des yeux clairs et une bouche ardente, elles se faisaient épouser par leurs directeurs. Cela se voit de nos jours. Il arrivait que cela tournât assez mal. Cela se voit aussi de notre temps. Gauthier-Garguille, Gros Guillaume et Tarlatou ont fait école, grâce au ciel. Et, grâce au ciel, nous avons aussi, pour la joie de l'esprit, nos Champmeslé, nos Goyot, nos de Brès, nos Kasin et nos Silvia — cette exquise Silvia — qui son vrai nom Rosa Benozzi, qui joua quarante ans durant les amoureuses et dont on disait :

Toi que les grâces ont formée, Sois sûre, aimable Silvia, Que tu seras toujours aimée, Tant que le bon goût durera.

Quelle femme au monde et quelle artiste fut jamais plus adulée que Marie de Champmeslé pour qui soupira le tendre Racine, et qui inspira Boileau dans son épître VII :

Jamais Iphigénie, en Aulide immolée, N'a coûté tant de pleurs à la Grèce. Que, dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé, En a fait sous son nom verser la Champmeslé.

Elle aussi, tout comme Armande en usa avec Molière, en fit voir à son mari de toutes couleurs, y compris celle que vous savez. Le comédien-acteur, Charles de Champmeslé, bon vivant, comère égrillard et franc luron, pardonna les faux pas de la belle.

Racine mit à les lui pardonner moins de bonne humeur. Quand la Champmeslé, qu'il aimait tendrement, partagea son cœur avec le comte de Clermont-Tonnerre, le poète se fâcha net, et il lui en tint rigueur jusqu'à la fin. Deux billets de Racine à son fils nous ont été conservés qui le montrent encore assez à l'aise quand on lui apprend que la Champmeslé est mourante :

"Paris, 16 mai 1678. "M. de R... m'a appris que la Champmeslé était à l'extrémité, de quoi il paraît très affligé ; mais ce qui est le plus édifiant, c'est de quoi il ne se soucie guère. Je veux dire l'oblation avec laquelle cette pauvre malheureuse refuse de renoncer à la comédie, ayant déclaré, à ce qu'on m'a dit, qu'elle trouvait très glorieux pour elle de mourir comédienne. Il faut espérer que, quand elle verra la mort de plus près, elle changera de langage, comme le font la plupart de ces gens qui font tous les jours quand ils se portent bien."

Encore deux mois, et Racine, écrivant à son fils, fera "préparation à la mémoire de la Champmeslé, qui mourut avec d'assez bons sentiments, après avoir renoncé à la comédie, très repentante de sa vie passée, mais surtout fort affligée de mourir..."

Le prestige des comédiennes fut, en tout temps, très particulier, mais très réel. On les choyait beaucoup, pour le charme dont elles sarent ornées toujours les actions des poètes. Ce charme même, c'est leur force essentielle : heureuses celles qui savent, jusqu'au bout, lui conserver sa grâce exquise et son parfum.

Au village. — Monsieur le journaliste, je vous présente mon cousin... un homme de lettres. — Ah ! ah ! Monsieur est mon confrère. — Il est facteur.

SAINT-LOUIS, IL Y A CENT ANS.

Le 7 juin 1804, J. B. C. Lucas, natif de Pont-Audemer, dans l' Eure, partait de Washington pour Saint-Louis, où le président Jefferson venait de le nommer premier représentant de la justice, dans la colonie achetée 80 millions à Napoléon Ier.

Il mettait trois mois pour atteindre son poste ; aujourd'hui, il lui suffirait de trente heures. A cette époque, Saint-Louis, dont la population était toute française, ne comptait que trois rues : la Grande-Rue, la rue de l'Eglise et la rue des Granges. Le tout était entouré d'une plaine où l'herbe était assez haute pour y cacher un homme à cheval, et où un espace était réservé à la culture de ses légumes. Il n'y avait alors que deux menuisiers, MM. Chouteau et Trudeau, et un bouclier qui ne travaillait qu'après s'être assuré de la vente au détail de sa bête.

L'église était construite en bois et se trouvait sur l'emplacement de la cathédrale actuelle. Les terrains étaient divisés en rectangles de 40 arpents (12 hectares) qu'on pouvait acheter 500 francs. L'argent y était rare, et la seule monnaie disponible provenait de douros espagnols désoctés en quatre et en huitimes.

Plus tard, la fortune arrivait, et M. le baron Henri d'Anchald, notre confrère de "Journal d'Agriculture pratique", nous apprend que J. B. C. Lucas, qui était son propre tuteur, avait acheté pour 3,500 francs 20 arpents de terre. Aujourd'hui ces 20 arpents vaudraient 350 millions de francs !

Celles sont les origines modestes de cette grande cité où une Exposition occupait une superficie de 500 hectares et la preuve d'une énergie sans rivale et la réalisation de la plus hardie qui ait été vue en Amérique.

LES CRIMINELS ET LA MAIN GAUCHE.

D'après le criminaliste italien Lombroso, la proportion des gauchers, ou des ambidextres, est trois fois plus nombreuse chez les criminels que chez les honnêtes gens ; quatre fois chez les criminelles. Ce fait vient d'être corroboré par un statisticien américain des plus distingués, M. Austin Flint, qui se livre à ce sujet à quelques réflexions intéressantes. Sur cent personnes prises au hasard, dit-il, 94 sont droitières ; 6 sont gauchères ou ambidextres, les premières étant dans la proportion de 4, les dernières dans la proportion de 2. A cette proportion, dans l'ensemble de la population, il faut en opposer une autre : celle de la gaucherie parmi les criminels. Sur 100 criminels, il en est 19 de gauchers. La gaucherie, toutefois, n'est pas également répandue parmi les différentes catégories de malfaiteurs.

Les valeurs de grand chemin ne diffèrent guère de la population normale : il ne sont pas plus spécialement gauchers que les honnêtes gens — étant entendu qu'on définit honnêtes les personnes sur lesquelles la loi ne s'est point exercée, pour une raison ou pour une autre. Chez les incendiaires par contre, la proportion des gauchers est élevée : elle est de 25 0/0.

Il est évident, par ces chiffres, que les gauchers ne doivent inspirer qu'une confiance limitée. Pourtant, M. Flint accorde que les deux tiers des gauchers ne sont pas des criminels. Mais sur 100 de la sorte 33 0/0 des gauchers sont victimes de tentatives criminelles !

Il faudrait, pour faire accepter cette conclusion, montrer que, sur 100 gauchers, il y a un tiers de criminels. Alors, le résultat serait qu'avec 6 gauchers sur 100 individus, et 31,0/0 de gauchers criminels, une population de 36 millions d'habitants renfermerait près de 700,000 criminels, ce qui ne serait guère rassurant pour la société, et pour son budget, puisqu'en dehors des criminels gauchers il existe une solide armée de criminels droitières.

LES ENNEMIS DES ARBRES

Les plus grands ennemis des arbres de nos forêts ne sont pas, comme on pourrait le croire, les bûcherons, mais les écrivains. La majeure partie du papier qui sert à l'impression des livres et des brochures est, en effet, fabriquée avec des matières ligneuses.

Une revue anglaise, le "By-stander", a fait à ce propos un calcul instructif. Neuf romans à succès, dont les tirages sont représentés par 1,600,000 exemplaires, ont exigé 23 millions de livres de papier. Pour produire cette quantité, il faut abattre 4,000 arbres, qui furent réduits en pâte et passés au laminoir. C'est dire que la publication de ces neuf volumes a coûté la disparition d'une petite forêt.

Shakespeare, à lui seul, avec les milliers d'exemplaires de ses œuvres qu'on imprime chaque année aux Etats-Unis, "dévore"

dans les douze mois autant de bois qu'on en compte dans les jardins des Tuileries et dans le parc Monceau.

DEPECHE TELEGRAPHIQUES

Nouvelles anxieusement attendues.

— St-Petersbourg, 25 juin, 3.06 m. — L'amiralauté n'a pas de nouvelles directes du combat qui a eu lieu au large de l'île d'Arthur le 23 juin, mais l'annonce d'un engagement évidemment causé aucune surprise, les autorités s'attendant à ce que le correspondant de la Presse Associée a été prévenu au qu'on l'annonçait dans ces dernières heures, qu'on s'attendait à de importants développements navaux.

— St-Petersbourg, 25 juin, 3.06 m. — L'amiralauté n'a pas de nouvelles directes du combat qui a eu lieu au large de l'île d'Arthur le 23 juin, mais l'annonce d'un engagement évidemment causé aucune surprise, les autorités s'attendant à ce que le correspondant de la Presse Associée a été prévenu au qu'on l'annonçait dans ces dernières heures, qu'on s'attendait à de importants développements navaux.

— St-Petersbourg, 25 juin, 3.06 m. — L'amiralauté n'a pas de nouvelles directes du combat qui a eu lieu au large de l'île d'Arthur le 23 juin, mais l'annonce d'un engagement évidemment causé aucune surprise, les autorités s'attendant à ce que le correspondant de la Presse Associée a été prévenu au qu'on l'annonçait dans ces dernières heures, qu'on s'attendait à de importants développements navaux.

Escomptes.

Tokio, 25 juin. — Un détachement de l'armée japonaise est parti de Takusan à la suite de deux engagements dans la journée du 23. Le détachement a subi une surprise et a été battu. L'escadron de cosacs commandé par Hasegawa, a été repoussé un détachement qui occupait une colline au nord de Santakou.

Les Russes ont retranché dans la direction du nord-ouest, dans la position à Hasegawa, et ont couvert leur retraite. L'ennemi a abandonné tout sur le champ de bataille.

UN IBADE.

Paris, 25 juin. — Une dépêche de Constantinople au ministre étranger annonce que le Sultan a signé hier soir un décret approuvant la résolution de la Porte l'égard d'une restitution et d'indemnités de torts causés aux Arméniens persécutés. La sanction donnée par le Sultan est due, croit-on, à son désir d'empêcher qu'il ne se produise des incidents en faveur de l'Arménie que l'on annonce pour le 15 à Londres.

Nouvelle confirmée.

Paris, 25 juin. — Le ministre des affaires étrangères a reçu du ministre français à Tanger une péenne confirmant les dépêches de la presse qui annonçaient l'arrivée à Tanger, hier soir, de Perle et de Vanev, escortés par Mouley Ad et Mouley Ahmed, les amis de Wagan. Ce dernier fait prouve d'ailleurs que c'est aux efforts diplomatiques de la France que l'on doit la délivrance des captifs.

A Tanger.

Tanger, 25 juin. — M. Perle est indisposé ensuite de sa longue captivité parmi les bandits. Le curiaque anglais, "Prince Wales" est parti pour Gibraltar aujourd'hui. Le ministre anglais de Tanger a pris passage à bord du cuirassé.</